

# LA VISION DU ROYAUME DE GRENADE PAR LES VOYAGEURS ÉTRANGERS AU TOURNANT DES XV<sup>ème</sup> ET XVI<sup>ème</sup> SIÈCLES

BERNARD VINCENT

Le 2 janvier 1492, les Rois Catholiques entrent à Grenade. Eux-mêmes et tous ceux qui les escortent sont saisis par la singularité de la ville. Saisis et émerveillés. Nul mieux que Pedro Mártir de Angleria s'en est fait l'écho. "A mon avis, de toutes les villes que j'ai vues sous le soleil, Grenade est ma préférée. Elle surpasse toutes les autres quant à la douceur du climat -élément déterminant dans le choix de la patrie- car j'ai pu constater qu'il ny fait pas excessivement chaud en été ni excessivement froid en hiver. On voit, au sommet des montagnes toutes proches, à six milles de la ville, des neiges éternelles qui affectent rarement la ville. Ces neiges, de transport aisé, donnent, quand éventuellement les chaleurs se font pesantes, lourdes, en juillet, une eau délicieuse que l'on mêle au vin et qui est même plus fraîche que la neige. Et si, à l'instar de ce qui se produit dans les maisons froides du fait de certaines positions occasionnelles de Saturne par rapport au soleil, survient un froid inhabituel, il disparaît rapidement en raison de l'écran que constituent les épaisses forêts montagnardes. Et en ce qui concerne les promenades propices au repos de l'esprit accablé par les travaux ou par les préoccupations, quelle région peut en offrir de comparables quant à l'aménité de la nature ? La merveilleuse Venise est entourée de toutes parts par la mer. L'opulente Milan ne jouit que d'une plaine. Florence, ceinte de montagnes, souffre toujours d'hivers horribles. Et à Rome, constamment harcelée par le vent du Midi qui amène l'air pestiféré d'Afrique et étouffée par les émanations des terres marécageuses du Tibre, rares sont ceux qui parviennent à un âge avancé. Les chaleurs estivales se font pressantes, affaiblissent les habitants et les rendent las. Grenade, au contraire, est au plus haut point salutaire grâce au Darro qui traverse la ville. Grenade a des montagnes et une vaste plaine. Grenade jouit d'un automne éternel. Elle possède en abondance des cèdres et des orangers de toutes classes dans des jardins amènes comparables aux Hespérides. Des

montagnes voisines se détachent partout une foule de collines et de monticules, couverts de toutes parts de vignobles, de bois de myrtes et d'arbustes odorants. Les alentours sont si délicatement parés qu'ils évoquent les Champs Élysées à travers lesquels -comme vous le savez, prince cardinal- l'eau court continuellement. J'ai pu, moi même me rendre compte comment le courant des ruisseaux, qui se glissent au milieu des oliveraies et jardins ombrés, inspire les volontés nouvelles et repose l'esprit fatigué.

“Tu diras, illustrissime patron, que j'ai assez divagué...”<sup>1</sup>. A quelques mois de distance, en octobre 1494, l'enthousiasme de Jerónimo Munzer ne cède en rien à celui de Pedro Mártir. De la ville de Grenade, il souligne l'étendue et le grand nombre de maisons et d'habitants, insistant sur la beauté et la richesse de bien des constructions. “Oh, que les édifices construits aux frais du Roi sont magnifiques et variés! Les nobles et les riches musulmans possèdent aussi à Grenade de belles et célèbres maisons avec patios, jardins, eau courante et bien d'autres merveilles”<sup>2</sup>. Il n'est pas moins emphatique lorsqu'il décrit des zones rurales. Ainsi, le Rio de Andarax “...Nous voyons tout au long d'une vallée d'une grande beauté et sur les deux rives d'une petite rivière tant d'agréables jardins et champs plantés d'oliviers, de palmiers, figuiers, et amandiers que l'on se croirait entraîné de parcourir le paradis...” ou les alentours de Vélez-Málaga “C'est une terre très fertile qui produit en abondance huile, figues, amandes, grenades et autres fruits”<sup>3</sup>. Il n'a plus de mots pour qualifier la Vega de Grenade” Au sud, au nord et à l'ouest de la ville s'étend une plaine immense et très belle, entourée le plus souvent de monticules. Cette grande plaine est irrigable de toutes parts, et possède une terre si féconde et si riche qu'elle donne deux récoltes à l'année. Encore je passe sous silence les autres produits comme la carotte, le navet, le mil, la lentille, le panis, la fève, les légumes... tous de bonne qualité. Et parce qu'il n'y a guère de neige, la terre est jalonnée de nombreuses et fécondes espèces d'arbres, principalement les oliviers, cotonniers, figuiers, amandiers, orangers, citronniers...” Elle a des fruits presque toute l'année. Et Münzer de conclure “C'est un royaume très riche”<sup>4</sup>.

Le ton de toutes les descriptions du Royaume de Grenade au XVI<sup>ème</sup> siècle est identique à celui de Pedro Mártir et de Jerónimo Münzer. L'ambas-

1. Pietro Martire d'Anghiera al arzobispo Pedro González de Mendoza, *Opus Epistolarum*, lettre XCIV, ed. J. López de Toro.

2. J. MÜNZER, *Relación del viaje*, in *Viajes de Extranjeros por España y Portugal*, ed. J. García Mercadal, Tomo I, Madrid, 1952, p. 348.

3. Id., p. 368.

4. Ibid., p. 359.

sadeur Andrés Navagero dit, en 1526, en parlant de Grenade “elle est toujours très peuplée et peut-être n’y a-t-il pas en Espagne d’autre région qui le soit autant” et ajoute à propos du Generalife ‘ il est très bien construit et possède des jardins et des fontaines qui sont la chose la plus belle que j’ai vue en Espagne..” Pour lui encore, dans la Vega “..tout est beau et merveilleusement agréable, si abondant en eau que l’on ne peut en imaginer davantage et si généreuse en arbres fruitiers tels que pruniers, abricotiers, figuiers, albergiers, guigniers, et bien d’autres encore que l’on ne peut voir le ciel du fait de l’importance de l’écran constitué par tant de branches feuillues”. Marineo Siculo donile “Libro primero de las cosas memorables de España”<sup>5</sup> parut en 1533 renchérit “..à Grenade et dans toute sa région la fertilité de tout ce qui est nécessaire à la vie humaine et à la culture est considérable et la douceur de l’air et du ciel est très salubre. La terre n’y est jamais brûlée par un soleil excessif ni saisie par le froid et les hommes jouissent en permanence d’un climat équilibré”<sup>6</sup>. En fin Pedro de Medina n’hésite pas à affirmer “cette ville

## SEJOURS D’ETRANGERS DANS LE ROYAUME DE GRENADE

<i>MARTIR DE ANGLERIA</i>	<i>MUNZER</i>	<i>ANTOINE DE LALAING</i>
Baza 13/VI - 7/XII 1489	Vera 16/X/1494	Loja 16/IX/1502
Tabernas 10/XII - 23/XII 1489	Tabernas 17/X	Santa Fe 11 -
Almería 24-25/XII/1489	Almería 18/X	Granada 18-22 -
Guadix 27/XII/1489 - 2/1/1490	Guadix 20/X	Lapeza 23 --
Granada 24/VI/1490 - 5/IV/1492	Lapeza 21/X	Guadix 24 —
- 29/XII/1500-12/VIII/1501	Granada 22-26/X	Baza 25 -
“ 29/VII/1500- 12/VIII/1501	Alhama 27/X	Huéscar 26 —
	Vélez-Málaga 28/X	
	Málaga 29/X	
<i>NAVAGERO</i>	<i>DANTISCO</i>	
Loja 26/XI/1526	Granada 26/V - 13/XII/1526	
Santa Fe 27 -		
Granada 28/V-7/XII/1526		

5. Andrea NAVAGIERO, *Viaje por España*, in *Viajes de extranjeros por España y Portugal*, op. cit. p. 858.

6. *Libro primero de las cosas memorables de España*, Alcalá de Henares, 1533, libro XX, fol. 170. Luca Marineo Siculo (appelé ainsi parce que né en Sicile vers 1460) a longtemps enseigné à l’Université de Salamanque puis fut nommé chapelain royal.

(Grenade) est la plus grande d'Espagne" et précise "à proximité de cette ville passe le Genil, qui est une bonne et grande rivière qui apporte constamment beaucoup d'eau avec laquelle on irrigue plus de huit cents jardins, sans compter beaucoup d'arbres fruitiers qui donnent des fruits à foison.."<sup>7</sup>.

On reste quelque peu perplexé devant l'accumulation des adjectifs tout au long de ces témoignages. Ne s'agit-il pas là d'une fausse image ou pour le moins d'une image superficielle du Royaume de Grenade? Le langage des voyageurs de la fin du XV<sup>ème</sup> siècle ou de la première moitié du XVI<sup>ème</sup> siècle n'est-il pas dans une large mesure celui des Romantiques découvrant l'Andalousie, ou à la limite, celui des touristes pressés du XX<sup>ème</sup> siècle finissant? L'attrait de l'exotisme andalou est une constante dans l'Histoire. Il y a, à n'en pas douter, dans toute cette littérature, beaucoup d'éléments susceptibles de fournir quantité de slogans publicitaires. Des formules comme "Granada, sol y nieve" ou "Almería, la ciudad donde el sol pasa el invierno" semblent provenir en droite ligne de Pedro Mártir dont le premier séjour grenadin a lieu de janvier aux premiers jours d'avril 1492 ou de Jerónimo Munzer qui traverse le Royaume de Grenade en octobre 1494. Mártir n'écrit-il pas<sup>4</sup> Almería, séjour des délices, automne perpétuel". Faut-il pour autant récuser l'image qu'ils nous donnent?

Les limites de leurs récits sont immédiatement perceptibles. La vision de l'Andalousie orientale est spatialement réduite. Rares sont les développements qui concernent le milieu rural. Et les villes sont elles-mêmes inégalement représentées: Grenade à elle seule accapare l'essentiel de l'attention. Málaga vient loin derrière et Ronda, Alhama, Guadix, Almería n'ont qu'exceptionnellement droit à autre chose que de simples mentions. Il est vrai que les narrateurs sont le plus souvent des diplomates ou des courtisans qui suivent le Souverain dont le lieu de résidence est toujours une grande ville, donc ici obligatoirement Grenade. De plus, ils sont originaires des régions les plus urbanisées de l'Europe, Flandre ou Italie septentrionale et implicitement attribuent au monde rural une position de subordination par rapport au monde urbain. Enfin, les plus curieux des voyageurs ne s'écartent pas bien sûr des principaux axes de communications. Les zones montagneuses, pourtant dominantes, ne sont jamais que des toiles de fond renfermant un monde inquiétant et mystérieux. L'aspect répétitif, d'un auteur à l'autre, de bien des descriptions n'est pas non plus sans inconvénients. Il suggère l'immuabilité des paysages et des activités de la fin du XV<sup>ème</sup> siècle au début du XVI<sup>ème</sup> siècle.

7. P. DE MEDINA, *Libro de las grandezas y cosas memorables de España*, ed. A. Gonzalez Palencia, Madrid, 1944, p. 189.

Pourtant les récits du XVI<sup>ème</sup> siècle sont, pour l'Historien, d'une richesse incomparable<sup>8</sup>. Toute notation a son importance parce que Munzer, Lalaing, Navagero ou leurs homologues sont dénués de préjugés. Les Romantiques qui ont définitivement imposé une image de l'Andalousie que nous possédons encore ne découvraient fondamentalement rien. On plutôt faisaient ils coïncider les émotions ressenties sur place avec un schéma préalable. En somme, il ne laissaient rien au hasard, ayant établi au départ la hiérarchie des monuments, et des paysages qu'ils souhaitaient contempler et ayant admis uns fois pour toutes l'intérêt et l'originalité de certains traits du caractère andalou au détriment de tout autre élément. A partir de là, nulle place est faite à l'émerveillement, l'effet de surprise, l'émotion vraie. Les voyageurs du XVI<sup>ème</sup> siècle n'ont rien de commun avec cet état d'esprit. Ils ne véhiculent sauf exception aucune idée préconçue et se laissent balloter au gré de leurs découvertes. Ils livrent une gerbe d'impressions brutes, se contentant de décrire toute chose qui les a intéressés ou saisis. Aussi les poncifs qui auront cours dans la littérature du même type aux XVIII<sup>ème</sup> et XIX<sup>ème</sup> siècles (orientalité, rapport de l'andalou au travail et au loisir, beauté de la femme andalouse, insécurité de la région...) ne figurent pas chez les narrateurs du XVI<sup>ème</sup> siècle.

Tous subissent un choc considérable, en pénétrant dans le Royaume de Grenade Cela a d'autant plus d'importance pour nous que l'Andalousie de la Méditerranée se trouve généralement au terme d'un long voyage à travers l'Espagne. Ces hommes venus du Nord ressentent en arrivant à Malaga, Grenade ou Almería la différence par rapport à leur territoire d'origine mais aussi par rapport aux zones qu'ils viennent de parcourir. Cet Islam d'Espagne dont ils n'avaient vu que des éléments épars les prend à la gorge. Il les fascine et les inquiète à la fois. L'aspect répétitif de bien des passages d'un auteur à l'autre ne correspond pas à un modèle imposé mais plutôt à une réelle émotion, partagée par tous. L'insistance qu'ils mettent à décrire le Royaume de Grenade en témoigne. Jerónimo Munzer qui, en dehors de la Vieille-Castille, a parcouru presque toute la péninsule consacre plus du quart de son récit à l'Andalousie orientale et Andrés Navagero qui, il es vrai, a résidé six mois à Grenade, plus du sixième. Mais Tolède et sa région ou il a séjourné plus de huit mois, retiennent trois fois moins son attention. Antoine de Lalaing, moins bavard que ses homologues, révèle cependant que lui et ses compagnons ont quitté Tolède le 27 août 1502 dans l'intention d'aller voir le Royaume de Grenade.

8. Sur la place de Grenade dans les récits des voyageurs en général, voir C. Vines Millet, *Granada en los libros de viaje*, Grenade, 1982 qui outre une présentation complète, donne une bibliographie presque exhaustive.

Les voyageurs et chroniqueurs en viennent à privilégier quelques thèmes essentiels. Ils attribuent la richesse de la région aux conditions physiques -climatiques surtout-exceptionnelles. Les textes de Pedro Mártir de Anglería et de Marineo Siculo que j'ai cités plus haut sont constitués de variations sur l'idée du climat idéal, de l'équilibre obtenu à Grenade entre froid et chaud, plaine et montagne. Nous retrouvons des développements semblables chez Navagero. La proximité de la Sierra Nevada n'a pas d'effet sur les grands froids de l'hiver parce que la ville est orientée au sud ; en revanche elle donne de la fraîcheur en été en raison de la présence de neiges éternelles auxquelles on a recours pour se rafraîchir quand les grandes chaleurs se font sentir. Jerónimo Munzer est plus précis. S'il mentionne les chutes de neige sur la Sierra Nevada (on est à la fin du mois d'octobre) c'est pour mieux souligner que "l'on jouit dans la vallée d'un climat doux". Mais surtout il est sensible aux nuances climatiques de la zone d'Almeria qu'il suggère en décrivant les figuiers de Barbarie du jardin du convent des Franciscains d'Almeria "je n'aurais jamais cru, si je ne l'avais pas vu de mes yeux, que cet arbre pouvait pousser en Europe; mais on comprendra qu'il en est ainsi parce qu'Almería est proche de l'Afrique et connaît un climat très chaud..."<sup>9</sup>.

L'eau est le second grand sujet d'intérêt des étrangers qui parcourent le Royaume de Grenade. Ils la voient partout. Elle est un don de la nature que les hommes ont su faire fructifier. Munzer en vient à affirmer que les pluies y sont plus abondantes que dans n'importe quelle autre région d'Espagne. Il se plaît à souligner l'importance du débit du Darro et du Genil en toutes saisons, du fait de la fonte des neiges, et la présence d'une foule de cours d'eau dans la vega de Grenade et dans celle de Guadix. Navagero, sans insister autant que Munzer, écrit cependant à deux reprises que la Vega de Grenade "est très abondante en eau" puis "extrêmement abondante en eau". Marineo Siculo pour qui Grenade renferme sept merveilles mentionne parmi elles le Darro, rivière aux vertus exceptionnelles, puisqu'il lui accorde le pouvoir légendaire de protéger les animaux qui boivent de son eau de toute maladie.

Les hommes ont su faire fructifier ce don. Le meilleur exemple est fourni par Munzer à propos des zones de Vera et Almería. L'eau qui provient d'une "petite rivière" dans un cas et d'un "ruisseau" dans l'autre change tout. Ce qui aurait pu être une terre steppique devient "une souriante vallée irriguée". Les récits fourmillent en détails sur les aqueducs, les canaux d'irrigation, les puits, les citernes, les fontaines. Bien sûr, Munzer, Lalaing, Navagero, Siculo sont éblouis par le palais de l'Alhambra et les jardins du Generalife -la description de ceux-ci par Navagero est justement célèbre tant elle est

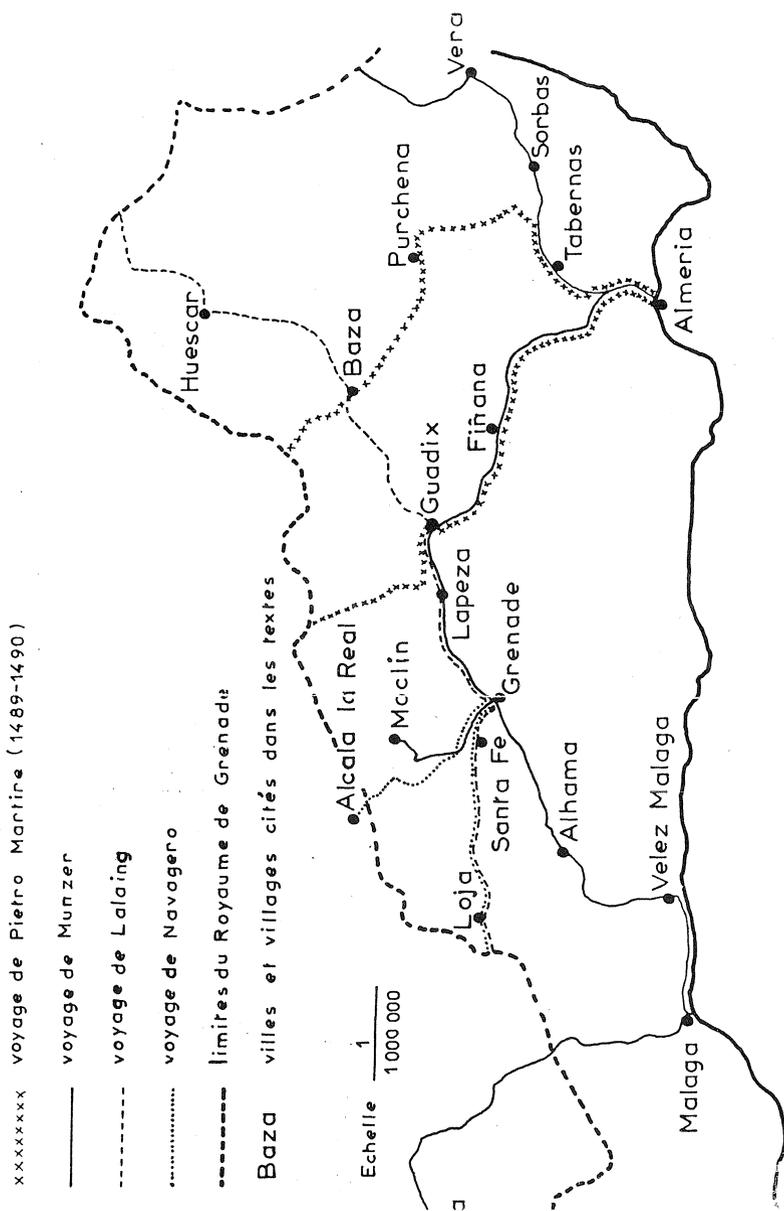
9. *Relación del viaje, op. cit.*, p. 350.

précise<sup>10</sup> et se plaisent à y souligner le rôle de l'eau. Mais l'eau est présente partout en milieu rural comme en milieu urbain. Lalaing affirme que chaque maison a sa fontaine et Siculo rectifie en précisant que les eaux parviennent à destination grâce à l'immense réseau de canaux. D'après lui, les sources de la Vega de Grenade sont au nombre de trente-six. Munzer a résumé le sentiment général d'une phrase "la seule terre cultivée est la terre irriguée".

La générosité de la nature et le patient travail des hommes ont créé la richesse. Celle-ci est fondée sur l'arboriculture. Non pas que les céréales soient passées sous silence. La Vega donne en abondance grains et fruits selon Siculo. Et Munzer mentionne blé, millet et panis. Celui-ci retient l'attention de Pedro de Medina qui, non sans surprise, relève que les habitants de la région font une grande consommation de pain de panis. Il le justifie par la qualité des rendements de la céréale. Mais les céréales ont toujours, dans les récits, une place secondaire par rapport aux arbres. Les énumérations sont, en la matière, toujours longues, enthousiastes et éloquentes. Un tableau des mentions chez quatre chroniqueurs ou voyageurs peut être dressé.

	<i>Mártir</i>	<i>Münzer</i>	<i>Navagero</i>	<i>Siculo</i>	<i>Medina</i>
albaricoquero (abricotier)			X		
alberchiguero (albergier)			X		
almendro (amandier)		X			
cerezo (cerisier)		X			
cidro (cidratier)		X			
ciruelo (prunier)			X		
granado (grenadier)		X	X		
guindero (guignier)			X		
higo-chumbero (figuier de barbarie)		X			
higuera (figuier)		X	X		
limonero (citronnier)		X		X	X
manzano (pommier)		X			
melocotonero (pêcher)			X		
membrillo (cognassier)		X	X		
moral (mûrier)			X		
morera (mûrier)			X		
murta (myrte)					X
naranjo (oranger)	X	X		X	X
nogal (noyer)		X			
olivo (olivier)	X	X			
peral (poirier)		X			
vigne		X	X		

10. *Viaje por España, op. cit.*, p. 887.



La profusion d'arbres est éloquent en elle-même. Et encore faut-il rappeler qu'aucun de nos témoins n'a pénétré les zones arboricoles par excellence, à commencer par les Alpujarras. Mais tous coïncident à dire que la richesse essentielle du Royaume de Grenade, c'est l'arbre qui prospère grâce à la conjonction des conditions climatiques et des efforts de l'homme et qui fait de la région "le verger de l'Espagne". Il existe cependant une lacune quelque peu surprenante. A l'exception de Navagero qui consacre quelques lignes au mûrier, celui-ci ne figure pas dans les textes des autres chroniqueurs<sup>11</sup>. L'absence du mûrier provient précisément de la vision somme toute restrictive qu'ont les auteurs de la région considérée. Aucun ne s'est écarté des plaines et des grandes voies de communication. Mais plusieurs, Lalaing, Siculo et Medina tout au moins, donnent une preuve indirecte de l'importance du mûrier en soulignant que le travail de la soie est la principale activité du Royaume et aussi la principale source de bénéfices pour la Couronne.

Avec les deux textes placés en tête de cette étude nous avons pu avoir un aperçu de la profonde impression laissée par la ville de Grenade sur ses visiteurs. Les confirmations ne manquent pas. "La grande nobilísima y gloriosa" ciudad de Granada, selon Munzer, est située au premier rang des villes espagnoles de la première moitié du XVI<sup>ème</sup> siècle par Siculo et Medina, entre les rares cités d'importance par Guichardin pour qui seules Barcelone, Saragosse, Valence et Séville méritent conjointement à Grenade, d'être retenues. A tous l'étendue de la ville paraît considérable. Ils décrivent minutieusement les collines qui, pour les besoins de la métaphore, sont sept. L'Albaicin semble être à elle seule une ville. Au total, Grenade fait figure d'un espace immense, peu ordonné et grouillant. Immense comme l'attestent l'étendue des murailles -trois lieues selon Marineo Siculo- les innombrables couvents églises ou mosquées, tours et portes. Les évaluations de population atteignent des chiffres considérables.

Pour la période de la Reconquête, Munzer donne celui de 100.000 maisons, 14.000 pour la seule colline de l'Albaicin et affirme que les Juifs étaient avant l'expulsion de 1492, au nombre de 20.000. Pedro de Medina soutient que la population de Grenade dépassait 400.000 habitants et Navagero que les Nasrides pouvaient équiper plus de 50.000 cavaliers. Selon Lalaing, 30.000 arbalétriers sortaient d'une seule rue de l'Albaicin. L'idée de multitude est renforcée par la densité du tissu urbain. Les visiteurs sont saisis par la concentration de l'habitat. L'habitude de vivre entassés dans un espace res-

11. Il y a aussi une allusion chez Luca Marineo à propos de la Vega de Grenade. "Y de las hojas de los árboles de que se hace la seda pagan sus dueños a los Reyes cada un año treinta y cinco mil ducados de oro y más muchas libras de seda", *op. cit.*, p. 170.

treint est relevé par tous. Siculo précise “les quartiers et les rues, nombreux de par la multitude des maisons, sont le plus souvent étroits de même que les places ou les marchés où l’on s’approvisionne”<sup>12</sup>. La remarque s’applique surtout à l’Albaicin dont les toits des maisons se touchent aux dires de Munzer. Le voyageur allemand ajoute même que deux ânes ne peuvent se croiser dans la rue.

Il ne fait pas de doute que les étrangers sont sensibles à la différence. Ils découvrent un monde autre. Aussi, à l’exception de Marineo Siculo, s’attardent-ils sur les particularités de la communauté musulmane ou morisque dont ils décrivent certains traits avec minutie. Les deux aspects qui retiennent l’essentiel de leur attention sont les pratiques religieuses et vestimentaires. Pedro Mártir souligne le rôle des *alfaquis*, chefs religieux de la minorité. Munzer énumère les principaux points théologiques, objets de la polémique entre chrétiens et musulmans: la Trinité, la divinité de Jésus-Christ... Munzer assiste à la prière à la Mosquée, un vendredi, suit un enterrement et fait une description à peu près complète des obligations rituelles des musulmans: prières, jeûne, ablutions... Une place toute aussi importante est consacrée au vêtement, celui des femmes surtout. Lalaing trouve étrange et Navagero fantastique. Les chausses (*zaragüelles*) et l’*almalafa*, grande tunique blanche dont un pan permet de recouvrir le visage étonnent.

Mais encore Munzer consacre plusieurs lignes aux pratiques matrimoniales : polygamie et répudiation, lui et Lalaing sont intéressés par le jeu de cannes dont on leur fait démonstration. Munzer toujours et Navagero affirment que les musulmans ou crypto-musulmans mangent peu, ne boivent pas de vin, se contentant pour l’essentiel de fruits et d’eau. Navagero et Lalaing relèvent l’originalité de la langue, élément essentiel de l’incommunicabilité. Lalaing confesse qu’à Lapeza personne ne parle autre chose que “le maure”. Sans la présence d’un prêtre français de passage qui connaissait l’arabe, le voyageur n’aurait obtenu ni gîte ni couvert. Enfin la pratique des bains et celle du henné sont brièvement indiquées par Navagero. On s’aperçoit, en regroupant les éléments éparpillés à travers les récits que les voyageurs de la première moitié du XVI<sup>ème</sup> siècle ont pris conscience de l’existence d’une civilisation autre. Loin de se contenter de répétition, ils se complètent apportant toujours quelque touche nouvelle par rapport à leurs prédécesseurs.

Ce qui est vrai de la culture musulmane, l’est aussi des autres éléments, irrigation, arboriculture, taille de la ville de Grenade, énumérés plus haut. Non pas qu’il faille accepter la moindre indication d’un Munzer ou d’un Navagero pour argent comptant. Nombre de leurs affirmations sont inexac-

12. Id. fol. 170.

tes, outrées, ou déformantes<sup>13</sup>. Nous pourrions d'emblée stigmatiser le caractère fantaisiste des estimations de population. Chemin faisant, dans ce travail, on serait amené à rectifier leurs erreurs et leurs approximations. Mais il n'empêche que leur lecture, parce qu'elle permet de dégager des thèmes fondamentaux, donne une bonne image de la région considérée et constitue donc une bonne introduction à l'étude du Royaume de Grenade.

Il y a plus. Au-delà de l'accumulation de toutes les descriptions, émergent deux questions essentielles. En premier lieu, tous les auteurs saisissent à quel point le monde qu'ils parcourent est soumis à de violentes tensions. L'image amène du paysage idyllique n'est qu'une façade qui résiste peu à l'examen. Chacun exprime les antagonismes à sa manière. Pedro Mártir et Dantisco sans ambage et sans nuance, Munzer naïvement, Navagero en prenant beaucoup plus de recul que ses homologues. L'éventail des attitudes est d'autant plus intéressant qu'il représente des trois courants que se font jour en milieu vieux-chrétien. Pour Mártir, les musulmans puis les morisques sont des "barbares" et rien d'autre. Dantisco attribue les difficultés rencontrées lorsqu'il cherchait à se loger à la crainte que les "Maures" éprouvent à l'égard des étrangers. Il s'empresse d'ajouter que les plus craints sont les espagnols.

Münzer ne porte pas de jugement définitif et ne se laisse aller à aucun adjectif péjoratif mais un passage de son récit est lourd de signification. Il entre dans le Royaume de Grenade, le 16 octobre, et s'arrête le soir dans la petite ville de Vera, peuplée uniquement de chrétiens. Le lendemain, il chemine vers Almería distante de 90 kilomètres environ de Vera. A l'heure du déjeuner, il arrive en vue de Sorbas, gros village dont toute la population est musulmane. C'est le premier contact du voyageur allemand avec le monde musulman. Bien qu'il soit temps de prendre quelque nourriture, Munzer et ses compagnons ne s'arrêtent pas. "En ce lieu (Sorbas) il n'y a que des maures et *pour cette raison*, une fois faite notre provision d'eau à une source qui jaillit au pied de la montagne, nous avons poursuivi notre chemin, *en dépit de l'heure* qui était celle de midi". Sous le ton badin de la confiance perce la peur physique du musulman. Or, le récit se situe en 1494, moins de trois ans après l'achèvement de la conquête. La phrase, qui, dans sa simplicité est d'une brutalité inouïe, dit en quelques mots l'immensité du fossé qui sépare musulmans et chrétiens. Pour ne pas entrer en contact direct avec un musulman, les voyageurs jeûnent et vont jusqu'à Tabernas, trente kilomètres plus loin, où ils font étape chez *l'unique chrétien* qui y réside<sup>14</sup>.

13. De surcroît, il faut tenir compte que Navagiero s'adresse prioritairement à ses compatriotes. Faire la louange d'une activité d'une ville quelconque revient à critiquer l'aspect comparable à Venise,

14. *Relación del viaje*, *op. cit.*, p. 347-348.

Navagero écrit quelques trente ans plus tard. Toujours bien renseigné, il connaît le contentieux entre les deux communautés. Ambassadeur de Venise, il n'est pas affronté soudainement, à l'égal de Munzer, aux réalités immédiates de la quotidienneté de la coexistence. Le regard qu'il pose est plus froid, plus distant, clinique en un mot. Seul parmi les étrangers ayant laissé un récit de voyage, il ne s'identifie pas à la cause chrétienne. Moins passionnant peut-être que Munzer, il n'est pas moins digne d'intérêt. Non sans lucidité, il souligne à plusieurs reprises le rôle essentiel joué, au plan économique, par les Morisques : "de manière qu'avant la fin de mon ambassade, les Inquisiteurs entrèrent ici (à Grenade) ce qui pourrait aisément ruiner cette ville si l'on poursuit les Morisques avec sévérité"<sup>15</sup>.

Navagero met ainsi l'accent sur le problème de la prospérité mise en péril. Est-ce que la Reconquête et ses conséquences n'ont pas eu, n'ont pas et n'auront pas pour effet la décadence du Royaume de Grenade? Selon lui, le processus est amorcé mais nullement irréversible. Il n'hésite pas à affirmer que Grenade est très peuplée, mais moins qu'à l'époque du Royaume nasride et que la raison essentielle réside dans le recul de la population morisque alors que celle-ci est l'élément le plus dynamique. "Le pays était plus beau qu'il n'est". Mais apparemment les structures ne sont pas détruites et Grenade attire toujours autant les étrangers. Cependant, il y a danger, parce que la répression, dont les Morisques sont l'objet, s'accroît. En somme, Navagero tire le signal d'alarme.

Retrouvons Münzer, le seul de nos auteurs à être sorti, littéralement, des sentiers battus. Il n'a pas manqué, ça et là, de noter l'aspect lamentable de plusieurs zones traversées. La situation de Vera est incomparable mais la majeure partie de la ville est en ruines parce que les armées royales l'ont détruite. Le couvent de Franciscains de Málaga se trouve au milieu d'une plaine dont les nombreux jardins sont restés déserts depuis l'époque du siège de la ville en 1487. Et Münzer rappelle que la Vega de Grenade a été systématiquement ravagée pendant deux années (1490-1491) afin d'affamer les grenadins qui soutenaient le siège. Ces mentions éparses ont le mérite de mettre l'accent sur les néfastes conséquences de la guerre de Reconquête.